



# Chanson française

Depuis quelques années se dessine une nouvelle cartographie de la chanson française, qui aurait digéré ses influences anglo-saxonnes pour mieux s'en détacher. Régionalistes sans chauvinisme, réconciliant la variété avec une veine post-punk, psychédélique ou electro-pop, de nouveaux talents éclosent un peu partout. Chanson française régénérée ? Pour en avoir le cœur net, nous sommes allés tâter le terrain, là où ça se passe.





bertrand burgalat \* benoît forgeard

# Show devant !

À ma gauche, l'inénarrable cinéaste et comédien Benoît Forgeard, dont le premier long-métrage *Gaz de France* sortira en salle courant 2015. À ma droite, l'intarissable producteur-auteur-compositeur-interprète Bertrand Burgalat, dont on ne présente plus le label Tricatel (en passe de fêter ses vingt ans). En l'espace de quatre émissions à la tonalité délicieusement absurde autant qu'acérbe, le duo a pris du galon et pourrait bien amorcer une nouvelle ère pour la variété télévisuelle.

**D**iffusé sur Paris Première et en replay sur W9, le *Ben & Bertie Show* est une émission hors norme et unique en son genre, alternant fiction burlesque et séquences musicales tournées en live, où de vieilles gloires de la variété croisent la jeune garde pop. S'y côtoient de manière incongrue Charles Dumont et Connan Mockasin, Marc Lavoine et Aquaserge, Marie France et St. Vincent, Étienne Daho et Marvin. Rencontre à cœur ouvert et sans langue de bois avec les deux initiateurs de cette anomalie du PAF, qui chantent à l'unisson les louanges de la télé du futur : la leur.

**Comment est né le Ben & Bertie Show ?**

**Benoît Forgeard :** Je connaissais la musique de Bertrand depuis longtemps et j'en étais très fan. En avril 2012, j'avais participé au *Karl Poppers Show*, une émission de radio interne à Sciences Po, animée par Blandine Rinkel & Pierre Jouan avec lesquels j'ai aussitôt sympathisé. Ils m'ont proposé par la suite de participer à une émission dans laquelle Bertrand était l'invité spécial. Le courant est tout de suite bien passé

entre nous. Et quelques jours plus tard, Bertrand m'a proposé de réaliser avec lui une émission de télé pour le Nouvel An. **Bertrand Burgalat :** J'ai tout de suite pensé que Benoît était un type super, j'ai immédiatement accroché à sa démarche, son ton, son humour. Je me suis alors empressé de commander ses films en DVD et j'ai trouvé ça fantastique. Ça ne ressemblait à rien de ce que je connaissais et je trouvais qu'il y avait quelque chose en plus, en dehors du fait que c'était très bien écrit et très bien joué : une façon d'appréhender le numérique que je trouvais extrêmement neuve.

**C'était un projet que tu nourrissais depuis longtemps, Bertrand ?**

**B. B. :** Pour tout dire, j'avais une vieille velléité de faire une émission qui parle

de la France d'aujourd'hui à travers la musique, et j'en avais parlé à Paris Première. J'étais parti pour leur proposer une espèce de show de réveillon qui aurait été un peu différent de ce qu'on voit habituellement, mais dans sa forme beaucoup plus convenue que ce qu'a réussi à en faire Benoît et que personne d'autre que lui n'aurait pu faire : une fiction musicale, avec une dimension narrative. Au final, ça s'est fait très vite. Et on a inauguré le *Ben & Bertie Show* avec « L'Année bisexuelle », le 31 janvier 2013.

**Comment arrivez-vous à mettre en place une programmation aussi ambitieuse dans ce type de contexte, plus artisanal ? Comment arrivez-vous à convaincre les artistes de participer ? Avez-vous parfois des fins**

« Le courant est tout de suite bien passé. Et quelques jours plus tard, Bertrand m'a proposé de réaliser avec lui une émission de télé pour le Nouvel An. » **BENOÎT FORGEARD**





**CI-DESSUS, À GAUCHE**  
Bertrand Burgalat, Benoît Forgeard et Blandine Rinkel dans « L'Homme à la chemise de cuir ».



**CI-DESSUS, À DROITE**  
Benoît Forgeard et Bertrand dans « Ceux de Port Alpha ».

**CI-CONTRE**  
Bertrand Burgalat et Benoît Forgeard dans « L'Homme à la chemise de cuir ».



**« On fait ce que devrait faire le service public, c'est-à-dire : inviter des artistes de notoriétés diverses, de générations diverses, de styles musicaux divers. »** **BERTRAND BURGALAT**

**de non-recevoir de la part de certaines « vedettes » ?**

**B. B. :** Il y a plusieurs choses. D'abord, il y a une contrainte : la comédie est tournée en deux jours et la musique, jouée en direct, en deux jours aussi. Il faut donc que les artistes soient là, ce jour-là. Et effectivement, c'est encore un paradoxe, on fait ce que devrait faire le service public, c'est-à-dire : inviter des artistes de notoriétés diverses, de générations diverses, de styles musicaux divers. Et ce qui est très difficile, c'est d'avoir la vedette très grand public, populaire et de qualité. D'abord, il n'y en a pas tant que ça, et on a du mal à les avoir.

**B. F. :** Il nous arrive d'avoir des difficultés à établir la programmation, les accords avec les artistes se font parfois à la toute dernière minute. C'est arrivé

aussi deux ou trois fois qu'on ait des désistements de dernière seconde.

**B. B. :** Là où on a de la chance, c'est qu'à chaque fois que des gens nous ont plantés, on a eu des artistes mieux à la place. On devait avoir Goldfrapp, mais elle a annulé toute sa promo en France. On a eu à la place Connan Mockasin et c'était magnifique. On a aussi eu Gonzales comme ça. Il était dans le studio d'à côté et on lui a demandé d'improviser un truc au piano, ça s'est fait très facilement. On devait aussi avoir Patrick Sébastien. Ah, vous voulez du grand public (rires) ? Mais la veille, il a paniqué, il s'est demandé ce qu'il allait faire là-dedans et il nous a plantés.

**Benoît, tu m'avais dit que tu avais découvert un jour le Ben & Bertie Show**

par hasard en zappant d'une chaîne à l'autre, et tu avais toi-même été un peu décontenancé. C'est vrai que le rythme du Ben & Bertie Show est aux antipodes du montage extrêmement saccadé de la télé d'aujourd'hui.

**B. F. :** Je ne fais pas exprès de faire ça, ce n'est pas une pose. Quand je regarde l'émission dans le flux des programmes, je me rends compte effectivement qu'il y a un décalage évident, le rythme n'est pas du tout le même. Mais à partir du moment où on rentre dans l'émission, si l'on a chez soi la chance d'avoir un bon fauteuil, on peut très facilement s'assoupir devant (rires).

**B. B. :** Pierre Maillard, le producteur exécutif de l'émission, nous avait dit que des gens twittaient pendant l'émission : « Eh, il se passe un truc bizarre à la télé, là. » Alerte (rires) !

**Pensez-vous que cette manière plus créative et plus artisanale de faire de la télévision ait une chance de ressurgir à travers une esthétique plus contemporaine ?**



**CI-CONTRE**

Barbara Carlotti dans  
« L'Année bisexuelle ».

**CI-DESSOUS, À GAUCHE**

François and  
The Atlas Mountains  
dans « L'Incruste ».

**CI-DESSOUS, À DROITE**

Kate Moran et A.S. Dragon  
dans « L'Homme à la  
chemise de cuir ».



« Une certaine forme d'artisanat permet une certaine forme de liberté, du moins ça permet de ne pas attendre la saint Glinglin pour faire des choses. » **BENOÎT FORGEARD**

**B. F. :** J'aimerais beaucoup, mais je ne suis pas sûr que ça en prenne vraiment le chemin, malheureusement.

**B. B. :** Ce qui est sûr, c'est qu'il y a un systématisme. Or, plus il y a cette uniformité, plus ça crée aussi le désir chez d'autres personnes, peut-être plus minoritaires, de voir autre chose. Les émissions musicales étaient très compliquées à réaliser à l'époque parce qu'il fallait mettre en place une logistique très lourde, ce qui n'est plus le cas avec le numérique. Si on prend l'exemple de la musique, on pourrait faire autre chose que les habituelles émissions de promo. On n'a jamais vu à la télé un mec enregistrer ou mixer un disque, alors que c'est un processus passionnant. Il y aurait plein de trucs chouettes à faire. Je pense qu'on

peut vraiment s'intéresser à notre société à travers le prisme de la musique. Si tu vas au Père-Lachaise par exemple, c'est intéressant d'écouter ce que les gens écoutent pendant les cérémonies funéraires. Ça en dit long.

**Chaque Ben & Bertie Show est conçu comme un moyen-métrage à part entière. Comment concevez-vous chaque émission ?**

**B. F. :** On a souvent un sujet initial qui nous est imposé par Paris Première en fonction de certains événements qui correspondent à la date de diffusion. La Fête de la Musique pour « Ceux de Port Alpha », la Fashion Week pour « L'Homme à la chemise de cuir », le Festival de Cannes pour l'émission sur le fond vert... Pour ce qui est de la forme, en revanche, on est complètement

libres. On se met d'accord un peu en amont de la trame principale, j'écris ensuite le script dans mon coin et on le soumet à Paris Première qui nous fiche une paix royale. En général, on n'a jamais de retouches à faire.

**B. B. :** C'est super important, car l'écriture de Benoît est très précise et ce serait dommage de l'amputer de certains gags. C'est comme un morceau de musique, si tu changes un tout petit truc, tout peut se casser la gueule. Les scripts de Benoît, c'est une mécanique super bien foutue.

**Ça m'intéresserait de connaître votre propre rapport à la télévision et ce qu'elle représente pour vous, en termes d'association de musique et d'image. Comment l'un s'emboîte dans l'autre...**

**B. F. :** C'est vrai que ma culture est plus télévisuelle que cinématographique. Faire une belle émission de télé, c'est très excitant pour moi. Il y avait aussi la question des moyens, même si on aurait pu faire autrement. Mais l'idée, c'était qu'on tourne avec très peu de caméras, voire avec une seule. Or, en général, la musique n'est pas montrée de cette manière-là, on



« Pour moi, quand on fait une émission de musique ou un disque, il faut être prétentieux. Il faut se dire : qu'est-ce qui n'a pas été fait ? » **BERTRAND BURGALAT**

multiplie toujours les points de vue, on y va à fond la caisse, sous tous les angles, avec plus ou moins de réussite. Nous, on a tenté autre chose : on limite le nombre de points de vue. Pour mes fonds verts, je travaille toujours avec la Sony FX16. L'idée est de filmer en continu et de jouer beaucoup sur la composition de l'image et les arrière-plans, pour y insuffler du dynamisme.

**B. B. :** Dans les émissions d'aujourd'hui, plus on met en avant le côté live, plus on se rend compte que tout est bidon. Les spectateurs croient que c'est du live parce que les caméras cadrent dans tous les sens et que le montage est très rapide. Alors que nous, c'est l'inverse. Mais c'est tellement pur que t'as l'impression que c'est du play-back. Et comme en général, on a des musiciens qui jouent extrêmement bien, il y a une certaine fluidité. Pour moi, la référence absolue, même si c'était en play-back, c'est le Scopitone de Vince Taylor jouant *Shakin' All Over*.

**Pour vous, le Ben & Bertie Show était aussi une façon de promouvoir des artistes émergents tout en mettant en avant les artistes Tricatel qui ne passaient jamais à la télé ?**

**B. B. :** Ce n'était pas conceptualisé, et on a peu mis en avant les artistes du label, ce n'était pas le but. Il se trouve que dans les années 1990, j'étais très malheureux parce que je me sentais très isolé. Mais progressivement, j'ai vu des gens qui nous avaient regardés au départ d'une façon un peu hautaine, reprendre avec plus de succès des choses qu'on avait mises en place. Aujourd'hui, quand j'écoute le dernier single de Metronomy, j'y retrouve en mieux foutu des trucs qu'on a essayé de faire. Ce n'est évidemment pas du tout conscient de leur part, mais au bout d'un moment la difficulté et la déprime pour moi, c'est que j'avais l'impression que les mêmes tentatives pouvaient marcher – et du coup tu peux te retrouver, toutes proportions gardées, comme Kraftwerk qui finit par sonner comme ses imitateurs. Pour moi, ce qui était important au bout d'un moment, c'était qu'on reprenne de l'avance. C'est pour ça que j'ai sorti des gens comme Chassol, justement pour ne pas m'enfermer dans la redite. Pour moi, quand on fait une

émission de musique ou un disque, il faut être prétentieux. Il faut se dire : qu'est-ce que j'aimerais faire que je ne trouve pas chez les autres ? Et qui n'a pas été fait de la même façon, ou alors différemment, dans le passé ? C'est ce qu'il y a de plus important.

**Peut-on mettre en parallèle l'artisanat du cinéma et l'artisanat de la musique ? Vous avez tous les deux un certain savoir-faire qui n'est pas celui de la grosse industrie, mais où l'inventivité et la liberté compensent le manque de moyens.**

**B. B. :** J'ai évidemment moins d'expérience que Bertrand à ce sujet, mais ça part d'une idée simple, c'est qu'une certaine forme d'artisanat permet une certaine

forme de liberté, du moins ça permet de ne pas attendre la saint Glinglin pour faire des choses, à partir du moment où on les fait soi-même dans un esprit de débrouillardise, ce qui ne veut pas dire non plus que ce soit fait mal ou par-dessus la jambe. Mais c'est une forme d'artisanat à partir du moment où on travaille toujours plus ou moins avec la même équipe, et en ayant des automatismes, on peut parvenir à faire des choses, je crois, de très bonne qualité et avec plus de liberté. C'est peut-être ce qui nous lie dans cette approche de la pratique artistique.

**Avoir un budget limité peut aussi décupler la créativité. Imagine que**



« Le fait d'avoir peu de moyens a toujours contribué à ce que je trouve des solutions. Après, on peut aussi être très mauvais avec peu d'argent. » **BENOÎT FORGEARD**

**tu te retrouves avec un budget de vingt millions pour faire un film, ça pourrait te déconcerter...**

**B. F. :** Ça, c'est certain que ce serait quelque chose de tout à fait déconcertant (rires) ! Mais tu as raison de dire ça. Effectivement, le fait d'avoir peu de moyens a toujours contribué à ce que je trouve des solutions. Après, pour être tout à fait honnête, on peut aussi être très mauvais avec peu d'argent. Mais c'est vrai que de disposer d'un gros budget pour faire un film, ça change complètement la donne. Le problème, c'est que plus on te donne de l'argent, plus les producteurs vont aussi restreindre tes choix, pour être certains d'obtenir un retour sur investissement. Du coup, tu te retrouves avec beaucoup plus de contraintes : tu dois obligatoirement te coltiner tel ou tel comédien, tu n'as pas forcément le dernier mot sur le déroulement du film... Il faut trouver un moyen de s'adapter à cela tout en conservant sa liberté. Des gens comme Michel Gondry, par exemple, arrivent bien à faire ce genre de grand écart, même si ce n'est pas toujours avec la même réussite.

**B. B. :** Moi, depuis le début, j'ai été habitué à faire des disques avec peu d'argent, mais en essayant de ne pas transiger sur la qualité du disque. En revanche, je mets le maximum dans la fabrication du disque et le minimum dans sa promo. C'est frustrant, parce que du coup, il n'y a pas du tout de marketing, je n'en ai pas les moyens. Mais quitte à transiger sur quelque chose, je préfère transiger là-dessus que sur la musique elle-même. L'an prochain, on va fêter les vingt ans de Tricatel et je suis heureux qu'on soit toujours là, qu'on continue à faire des choses sans être devenus aigris ou blasés. Au bout d'un moment, on peut perdre un peu l'appétit, or mon envie de faire de la musique est restée intacte, je trouve qu'il y a encore plein de choses à faire. À plus forte raison parce qu'on traverse une période où on a l'impression que tout a été fait. C'est justement à partir de ce moment-là qu'on peut amorcer des choses différentes.

**Il y a aussi un autre syndrome dans la pop en France, des groupes qui**

**font des morceaux en pensant déjà à la synchro pour une pub ou pour un jingle de Canal. C'est une calamité, ça nivelle complètement la musique.**

**B. B. :** Oui, de la même manière qu'il y a un rock LVMH. Il y a des groupes qu'on signe presque en pensant par avance à leur apparition dans un défilé Chanel ou je ne sais quoi. Un mec comme Hedi Slimane par exemple, je pense qu'il a fait plus de mal à la musique ces dix dernières années qu'Internet. Slimane a bousillé le rock en le réduisant à des clichés modeux, avec tout ce que ça peut avoir de superficiel. Il y a eu tout d'un coup le monde de la mode qui est venu mettre son grain là-dedans, ce n'était plus des mondes

étanches. Un mec comme Saint Laurent, il était fan d'opéra, il connaissait rien au rock, il s'en foutait total. Il rencontrait les plus grands, il se faisait photographier au Studio 54 avec des musiciens géniaux, mais ils n'échangeaient pas trois mots. Dans le fond, il en avait rien à foutre, c'était juste de la posture. Or maintenant, non seulement ça s'est rapproché, mais tu sens que les chefs de produit chez LVMH vont décider des groupes. C'est aussi pour ça que le rock en tant que tel est moins intéressant, c'est devenu un ramassis de clichés. En même temps, plus c'est pourri, plus ça donne envie de renverser la table. C'est pour ça que je pense qu'on arrive à un tournant, ça ne m'inquiète pas.





La pérennité d'un artiste est souvent inversement proportionnelle à son exposition médiatique, qui est de plus en plus éphémère. De nombreux artistes n'ont quasiment aucune répercussion médiatique tout au long de leur carrière et sont découverts tardivement du grand public.

**B. B. :** Le danger aujourd'hui, c'est le *storytelling*. Le génie du *storytelling*, aujourd'hui, c'est Jean-Louis Aubert. À chaque album, il y a un gimmick. « Mon papa est mort » – et hop, il fait toute sa promo là-dessus. Pour le dernier, c'est : « Je vais faire un truc avec Houellebecq. » Tu te demandes ce que va être le gimmick du prochain. Je suis sûr qu'il va nous pondre un truc avec Soulages (rires) ! Il est capable de tout ! Il est génial ! Johnny aussi, c'est un spécialiste. À chaque album, on se dit, c'est bon, c'est le dernier, il va canner. T'as toujours une ballade super larmoyante, genre « je vais crever » (rires). Alors que nous, quand on a sorti le deuxième album des Shades, on est allé voir les médias, et on nous a dit : « Mais c'est quoi l'histoire ? Si vous voulez qu'on parle de l'album, il faut nous raconter un truc. Il a pas une maladie, le chanteur ? Faut un truc ! » Si tu dis juste : ils ont fait un premier album et là c'est leur deuxième, personne n'en a rien à branler !

**B. F. :** Moi, j'aimerais bien fournir du *storytelling* aux vedettes. Tout le monde serait gagnant (rires) !

**B. B. :** Le principe dans ces industries, c'est malheureusement ce qu'on doit apprendre en école de marketing, n'importe quel truc qui marche une fois, les gens pensent que ça va marcher deux fois, ils traduisent ça en équation. Julien Doré, à l'époque, a été formaté comme une espèce de réplique à Christophe Willem, en le vendant comme un personnage décalé, un peu fufu et tout ça. En plus, après le succès de Katerine, qui a cartonné avec *Robots Après Tout*, les gens ont essayé de systématiser, de traduire ça en équation. On a briefé Ruquier, *Le Grand Journal* et tout ça pour accueillir des gens un peu en marge, dans la mesure où ils jouaient un truc un peu fufu. C'est ça qui a inauguré ce syndrome. Ils ont essayé de mettre en avant ce côté-là. Moi, je ne suis jamais reçu dans ces émissions-là – peut-être parce que ce que je fais n'a aucun intérêt, c'est possible – mais aussi parce que je pense que si tu mets en avant un personnage un peu excentrique, comme l'a fait Sébastien Tellier par exemple, tu as une petite chance en plus de passer à la télé. Le danger, c'est toujours de tomber dans ce côté *storytelling* un peu forcé, ça peut t'obliger à surjouer une certaine forme de dinguerie, de folie.



« Un mec comme Hedi Slimane a fait plus de mal à la musique qu'Internet. Il a bousillé le rock en le réduisant à des clichés modeux. » **BERTRAND BURGALAT**

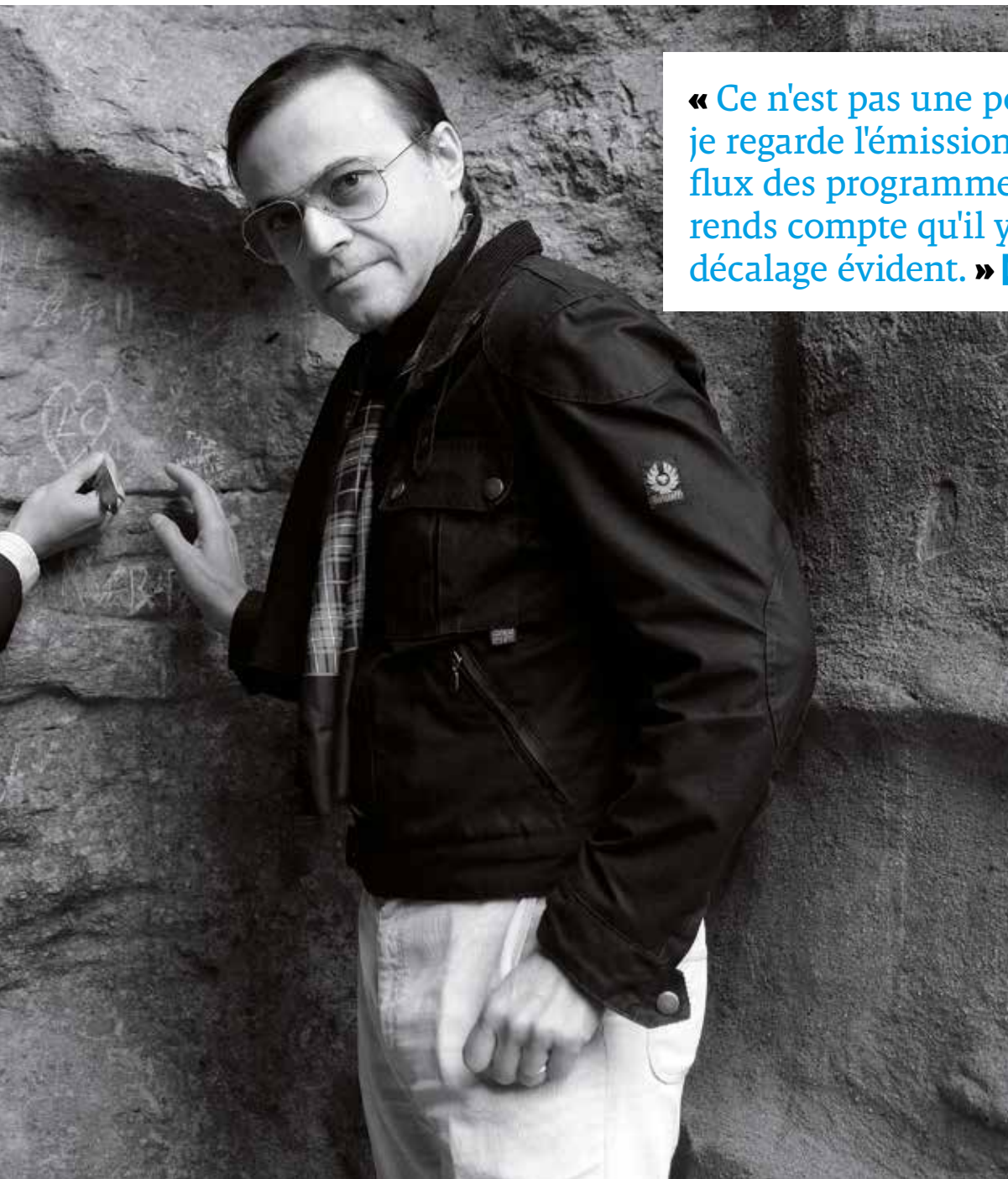
Depuis Julien Doré, il y a eu un basculement vers une sorte de « décalage forcé ». Tous ceux d'après essayaient d'être le nouveau Julien Doré, de se la jouer « décalé ». Mais sous couvert d'iconoclasme, ça reste très prévisible et conformiste. Et on ne peut pas reproduire la même recette tous les ans.

**B. F. :** Une dinguerie authentique peut du coup devenir suspecte.

**B. B. :** Tu pourrais peut-être scénariser des trucs de dinguerie pour la télé (rires) ? « Son nom ne vous dira peut-être rien, mais... »

**B. F. :** « ... sachez qu'il dort dans un congélateur (rires) ! » 100 % dingue authentique (rires) !

**B. B. :** Dans un journal comme *Libé*, il y a parfois une tentation de vivre la dinguerie par procuration. Il y a eu les frasques de Pete Doherty, la dégringolade d'Amy Winehouse,



« Ce n'est pas une pose. Quand je regarde l'émission dans le flux des programmes, je me rends compte qu'il y a un décalage évident. » **BENOÎT FORGEARD**

l'agonie de Michael Jackson... C'est un truc courant. Je suis toujours en désaccord avec un ami comme Michka Assayas là-dessus, par exemple. Il adore des gens que j'adore, comme Syd Barrett ou Brian Wilson, mais pour moi il les aime pour de mauvaises raisons. Pour le côté « destin brisé ».

**Bertrand, j'ai entendu dire que tu étais en train d'enregistrer un nouvel album dans ton studio des Pyrénées ?**

**B. B. :** Oui, mais j'attends... Ça m'arrive assez rarement de rentrer dans une FNAC et que les mecs me disent : « Putain, il faut vraiment que vous sortiez un album, là, on n'a plus rien

à vendre ! » (Rires.) C'est le danger, comme t'as aucune pression, du coup tu te presses pas. D'autant que pour moi qui suis à mon propre compte, faire un nouvel album, c'est sortir du blé à nouveau. Normalement, tu fais un disque pour gagner de l'argent, moi je me demande toujours comment je vais faire pour le financer (rires) ! Des morceaux en réserve, j'en ai des tonnes. Mais je veux enregistrer des chansons qui me donnent l'impression de progresser, qui apportent du neuf. Je ne veux pas solliciter le pouvoir d'achat des Français sans essayer de proposer du solide. Je vais sans doute m'y atteler dans le courant de l'année prochaine.

**Es-tu familier avec Entreprise, La Souterraine, ce genre de labels émergents ? Tu en es en quelque sorte le parrain...**

**B. B. :** Effectivement, il y a une nouvelle génération vachement intéressante. Et puis, il y a toujours des labels de la génération précédente qui tiennent bon. Record Makers, Versatile ou ce que fait JB avec Born Bad, je trouve ça vraiment super. Après, voir arriver de nouveaux labels, de nouveaux groupes, des Moodoid ou des Aquaserge qui font des choses ambitieuses, évidemment, ça fait plaisir ! 🇫🇷